

MALENTENDUS SUR " PASCAL ET DESCARTES "

Pascal et les philosophes

par Jean PUCELLE

Il y a un dossier « Pascal-Descartes » et l'opposition de ces deux génies a quelque chose d'irritant. On ne peut faire progresser la réflexion sur cette question que par une étude comparative des textes qui n'a jamais été vraiment faite. Cet examen porte à prononcer un jugement plus nuancé qu'on ne le fait généralement. Quelles sont les pièces du procès ?

1) Dans les *Pensées*, le groupe des fragments 76-79, éd. Brunschvicg, sur la physique cartésienne, comprenant le passage sur la « chiquenaude ».

2) Les échos de la controverse du vide, à propos des deux entretiens entre Pascal et Descartes des 23 et 24 septembre 1647.

3) Dans les *Pensées*, le groupe des fragments 543-547 sur les preuves de l'existence de Dieu qui visent sans doute principalement Descartes.

Mais si l'on voulait élargir la question en élevant le débat sur les rapports entre science (ou philosophie) et religion, il y aurait encore d'autres textes non moins importants, qui éclairent beaucoup les *Pensées* et qu'il ne faut pas en séparer, notamment l'Entretien avec M. de Sacy, l'Art de Persuader, le fragment d'un Traité du Vide et même la Comparaison des Chrétiens des premiers temps avec ceux d'aujourd'hui. Ce qui fait que les textes des *Pensées* généralement cités isolément prennent un autre éclairage dans un contexte plus large. Je m'en tiendrai à quelques-uns.

L'opposition entre Pascal et Descartes étant un fait, on peut se demander :

- 1) sur quoi elle porte exactement.
- 2) Jusqu'où elle va.

Or elle peut porter et elle porte effectivement :

- 1) sur la physique,
- 2) sur la métaphysique, et plus spécialement sur :
 - a) la création

b) les preuves de l'existence de Dieu.

3) Plus généralement sur les rapports science-religion
(= raison et foi).

I

Prenons la physique qui était l'aspect le plus saillant pour les contemporains. On invoquera des fragments précis et explicites :

(76) « Ecrire contre ceux qui approfondissent trop les sciences. Descartes ».

(Je réserve pour le moment le fragm. 77).

(78) « Descartes inutile et incertain ».

(79) Il faut dire en gros « cela se fait par figure et mouvement ». Car cela est vrai. Mais de dire quels, et composer la machine, cela est ridicule. Car cela est inutile, incertain... et pénible. Et quand cela serait vrai, nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine ».

Cela porte manifestement non contre les *Méditations*, mais contre les *Principia Philosophiae* (1644) — Le *Monde* n'avait pas été publié. Ce qu'on ne saurait trop souligner, c'est que Pascal, s'il en désapprouve les applications minutieuses, approuve le principe général du mécanisme comme postulat méthodologique (« car cela est vrai »). Ce qu'il n'admet pas, c'est qu'on pousse aux détails par d'imprudentes précisions (« Il faut dire en gros »). On fait alors un roman, et un roman ennuyeux (« cela est pénible »). Cela revient à peu près au témoignage de Marguerite Périer dans un passage cité par Brunschvicg (p. 361, n. 1) :

« M. Pascal parlait peu de sciences ; cependant, quand l'occasion s'en présentait, il disait son sentiment sur les choses dont on lui parlait. Par exemple, sur la philosophie de M. Descartes il disait assez ce qu'il pensait. Il était de son sentiment sur l'automate, et n'en était point sur la matière subtile, dont il se moquait fort. Mais il ne pouvait souffrir sa manière d'expliquer la formation de toutes choses, et il disait très souvent « Je ne puis, etc. ».

Descartes est « inutile », parce qu'il ne va pas à l'unique nécessaire, et « incertain » parce que chez Descartes il s'agit de principes a priori. En géométrie, la méthode de Pascal est intuitive ; en physique, elle est expérimentale. Deux génies, deux itinéraires, deux tempéraments.

Ce qui nous amène à l'épineuse question de la querelle sur le vide. On sait que Descartes fit deux visites à Pascal les 23 et 24 septembre 1647, soit environ deux mois avant que Pascal n'écrivît à Florin Périer (15 novembre 1647) pour lui fixer les

conditions de la grande expérience sur le Puy-de-Dôme. Nous avons une relation assez détaillée — encore que superficielle — de la première entrevue par une lettre de Jacqueline Pascal à Gilberte du 25 septembre (A.T. V, 72-73). Nous y voyons que Descartes et Pascal, en présence du vide barométrique, nourrissent des arrière-pensées différentes. Descartes, indisposé par la présence de Roberval qu'il n'aimait pas, répond sèchement au sujet de la matière subtile :

« Ensuite on se mit sur le vide, et M. Descartes, avec un grand sérieux, comme on lui comptait (sic) une expérience et qu'on lui demanda ce qu'il croyait qui fût entré dans la seringue, dit que s'était de la matière subtile, sur quoi mon frère lui répondit ce qu'il put, et M. de Roberval, croyant que mon frère aurait peine à parler, entreprit avec un peu de chaleur M. Descartes, avec civilité pourtant, qui lui répondit avec un peu d'aigreur, qu'il parlerait à mon frère tant que l'on voudrait, parce qu'il parlait avec raison, mais non pas avec lui, qui parlait avec préoccupation, et là-dessus, voyant à sa montre qu'il était midi, il se leva, etc. ».

Jacqueline n'assista malheureusement pas au deuxième entretien, dont nous savons seulement qu'il se déroula sans doute cette fois en tête-à-tête, et que Descartes y donna à Pascal des conseils médicaux. Or, dans une lettre à Mersenne du 13 décembre 1647, Descartes revendique formellement comme sienne l'idée inspiratrice de la grande expérience :

« J'avais averti M. Pascal d'expérimenter si le vif-argent montait aussi haut quand il est au-dessus d'une montagne, que lorsque l'on est tout au bas ; je ne sais s'il l'aura fait, etc. » (A.T. V, 99).

Il y revient deux ans plus tard dans une lettre à Carcavi du 11 juin 1649 :

« Je craindrais de me rendre importun, si je vous demandais toutes ces choses ensemble ; mais je me promets que vous n'aurez pas désagréable que je vous prie de m'apprendre le succès d'une expérience qu'on m'a dit que M. Pascal avait faite ou fait faire sur les montagnes d'Auvergne, pour savoir si le vif-argent monte plus haut dans le tuyau étant au pied de la montagne, et de combien il monte plus haut qu'au-dessus. J'aurais droit d'attendre cela de lui plutôt que de vous, parce que c'est moi qui l'ai avisé, il y a deux ans, de faire cette expérience, et qui l'ai assuré que, bien que je ne l'eusse pas faite, je ne doutais point du succès. Mais parce qu'il est ami de M. Roberval qui fait profession de n'être pas le mien ; et que j'ai déjà vu qu'il a tâché d'attaquer ma matière subtile dans un imprimé de deux ou trois pages, j'ai sujet de croire qu'il suit les passions de son ami. » (A.T. V, 366).

Et encore dans une nouvelle lettre au même du 17 août 1649, après avoir eu connaissance du résultat de l'expérience :

« Je vous suis très obligé de la peine que vous avez prise de m'écrire le succès de l'expérience de M. Pascal touchant le vif-argent qui monte moins haut dans un tuyau qui est sur une montagne que dans celui qui est dans un lieu plus bas. J'avais quelque intérêt de le savoir à cause que c'est moi qui l'avais prié, il y a deux ans, de la vouloir faire, et je

l'avais assuré du succès, comme étant entièrement conforme à mes principes, sans quoi il n'eût eu garde d'y penser, à cause qu'il était d'opinion contraire. Et pour ce qu'il m'a ci-devant envoyé un petit imprimé, où il décrivait ses premières expériences touchant le vide, et promettoit de réfuter ma matière subtile, si vous le voyez, je serais bien aise qu'il sût que j'attends encore cette réfutation, et que je la recevrai en très bonne part, comme j'ai toujours reçu les objections qui m'ont été faites sans calomnie. » (A.T. V, 391-392).

Pascal, de son côté, revendique non moins énergiquement la paternité de l'expérience dans une lettre à M. Ribeyre du 16 juillet 1651 : quoiqu'il connût l'expérience de Torricelli, l'idée est entièrement de lui :

« Il est véritable, Monsieur, et je vous le dis hardiement, que cette expérience est de mon invention, et partant, je puis dire que la nouvelle connaissance qu'elle a découverte, est entièrement de moi » (éd. Chevalier, p. 184).

Si on admet une entière bonne foi de part et d'autre, la question paraît insoluble. Elle l'est peut-être moins si l'on tient compte de deux faits : d'une part, que ni Descartes ni Pascal n'étaient tout à fait les premiers dans cette voie, et d'autre part que l'un et l'autre donnaient à l'expérience des sens différents. Pascal avait des prédécesseurs, en dehors même de Torricelli. En effet, nous apprenons par une note d'Adam et Tannery (V, 73) que :

« L'année précédente, en octobre 1646, Petit, intendant des fortifications, avait initié le jeune Pascal aux expériences sur le vide, que celui-ci continua de lui-même, les mois qui suivirent. En septembre 1647, il était à la veille d'en publier un abrégé ».

Remontant plus haut, G. Le Roy nous rappelle que :

« En 1644, dans ses *Cogitata physico-mathematica*, Mersenne posait le principe de l'hydrostatique et laissait voir la possibilité d'en déduire le principe de la presse hydraulique. En vérité, il ne faisait lui-même que s'inspirer de Stevin, dont les *Hypomnemata mathematica* énonçaient déjà la loi fondamentale de l'hydrostatique et de Benedetti chez qui, comme chez Galilée et chez Descartes, se trouvait formulé le principe de la presse hydraulique... Pascal, en reprenant à son tour l'expérience de Torricelli, trouve donc immédiatement dans les *Cogitata physico-mathematica* de Mersenne les éléments nécessaires à une explication complète. Les matériaux sont à pied d'œuvre, et il n'est que de les assembler.

Bref, toutes les vérités qui doivent constituer l'œuvre de Pascal sont déjà connues en 1646 ; mais, comme l'écrit Duhem : « elles gisent pêle-mêle et sans rapport entre elles, attendant celui qui les ordonnera, qui les reliera les unes aux autres, qui, de ces matériaux épars, construira une doctrine logique, et harmonieuse. » (*Pascal savant et croyant*, p. 29).

De là cette mise au point parfaitement plausible :

« Il est vraisemblable qu'ils ont eu tous deux, indépendamment l'un de l'autre, l'idée de l'expérience que Pascal devait faire exécuter par son beau-frère ; aussi bien l'idée d'une telle expérience était-elle assez communément répandue à l'époque ; mais il est certain aussi qu'ils n'attachaient pas l'un et l'autre la même *signification* à cette expérience,

puisque là où Descartes voyait une conséquence de sa théorie de la matière subtile et des tourbillons, Pascal reconnaissait la preuve de l'existence du vide ; de là pour chacun d'eux la possibilité de revendiquer très légitimement la paternité de l'invention. Au reste, une expérience ne se définit complètement que par le *sens* qu'on lui reconnaît, c'est-à-dire dans la pratique, par l'énoncé de la question à laquelle elle peut apporter une réponse ». (Ibid., p. 28, n. 1).

II

L'aspect métaphysique est plus important, car il ne s'agit plus seulement de théories scientifiques, mais de tout le système du monde, de la création, du temps et de l'éternité, et de l'existence de Dieu en tant qu'elle est ou non démontrable.

1) La création d'abord :

« Je ne puis pardonner à Descartes ; il aurait bien voulu, dans toute sa philosophie, se pouvoir passer de Dieu ; mais il n'a pu s'empêcher de lui faire donner une chiquenaude pour mettre le monde en mouvement ; après cela, il n'a plus que faire de Dieu » (fragm. 77).

Ici encore, ce n'est pas tant aux *Méditations* de 1641 qu'il faut penser qu'aux *Principia* de 1644. On a répété après Pascal, et sans aller y voir de plus près, que la création selon Descartes ne nécessite qu'un ébranlement initial, et qu'après, la machine marche toute seule. Cette idée inspire toute une tradition : Blondel, *L'anti-cartésianisme de Malebranche*.

Pour Laberthonnière, *Descartes*, Descartes aurait bien voulu se passer de Dieu : il s'appuie sur Dieu pour lui tourner le dos, etc. M. Guérault, dans deux études très techniques : *Métaphysique et Physique de la force chez Descartes et Malebranche* (Rev. de Méta et de Morale, 1954) retourne complètement ces thèses. Si l'on compare de près les exposés de Descartes et de Malebranche, on s'aperçoit que la théorie de la « chiquenaude » ne se trouve nulle part chez Descartes, et que si elle est quelque part, c'est chez Malebranche. Non seulement Descartes ne soutient pas la théorie qu'on lui attribue, mais il dit tout le contraire. Il professe, à la suite de Saint Thomas bien qu'en un sens différent, la doctrine de la *création continuée*. Les substances au sens ordinaire ne se maintiennent dans l'existence que par le « concours ordinaire de Dieu » : la substance est

« Une chose qui existe en telle façon qu'elle n'a besoin que de soi-même pour exister », et (en ce sens strict) « à proprement parler, il n'y a que Dieu qui soit tel, et il n'y a aucune chose créée qui puisse exister un seul moment sans être soutenue et conservée par sa puissance ». (Princ. I, 51).

Il semble qu'ici on ait confondu deux choses :

- la relation entre l'action divine et la machine du monde
- la relation temps-éternité.

Si l'on part du monde physique, il est très vrai que, régi par le principe d'inertie, et livré au mécanisme, il a besoin de l'action extérieure de Dieu pour se mettre en branle. C'est le principe de conservation du mouvement :

« Que Dieu est la première cause du mouvement, qu'il en conserve toujours une égale quantité dans l'univers ».

« La première loi de la nature : que chaque chose demeure en l'état qu'elle est pendant que rien ne la change » ;

« La deuxième loi de la nature : que tout corps qui se meut tend à continuer son mouvement en ligne droite » (principe d'inertie).

Mais il ne s'ensuit nullement que cette action motrice soit *un ébranlement unique donné une fois pour toutes et dont les effets se poursuivent indéfiniment*. La création est au contraire une perpétuelle répétition, et elle est constamment actuelle, en raison de la *discontinuité des instants* :

« Car tout le temps de ma vie peut être divisé en une infinité de parties, chacune desquelles ne dépend en aucune façon des autres ; et ainsi, de ce qu'un peu auparavant j'ai été, il ne s'ensuit pas que je doive maintenant être, si ce n'est qu'en ce moment quelque cause me produise et me crée pour ainsi dire derechef, c'est-à-dire me conserve. » (III^e Méditation).

Mais il faut s'entendre sur la nature de cette discontinuité et sur la nature de ces « instants ». Il ne s'agit que de la durée prise empiriquement, que de la contingence. Descartes ne veut pas dire que la durée soit physiquement, réellement constituée d'instants distincts qui s'ajouteraient les uns aux autres ; c'est seulement que chaque état de la matière ne contient pas la raison d'être du suivant. Ainsi l'action divine est nécessaire et elle est perpétuelle, ce qui ne veut pas dire qu'elle se répète en autant de moments distincts : ces moments ne sont distincts *que pour nous*. En Dieu, c'est toujours le *même* instant créateur ; car son action est dans l'éternité ; elle est immuable ; c'est pour nous qu'elle se traduit par une réitération. S'il est vrai que la création se fait en une fois, cette fois ne doit pas être située à l'origine d'une série et à un commencement du temps. Le commencement est partout.

En revanche, Leibniz soutiendra dans le *De ipsa natura sive de vi insita actionibusque creaturarum* (1698) que la création divine introduit dans les choses une force de continuation, et qu'en penser autrement, c'est rabaisser l'efficacité divine. C'est lui

le véritable promoteur de la « chiquenaude ». Mais Pascal ne pouvait pas le savoir.

2) Qu'en est-il des *preuves de l'existence de Dieu* ?

Il faut grouper ici la formule énergique et souvent citée du *Mémorial*

« Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, non des philosophes et des savants »

et la suite des *Pensées*, frag. 543-547 dont le rapprochement avec les termes du *Mémorial* s'impose :

« Les preuves de Dieu métaphysiques sont si éloignées du raisonnement des hommes, et si impliquées, qu'elles frappent peu ; et quand cela servirait à quelques-uns, cela ne servirait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration. Mais une heure après, ils craignent de s'être trompés.

Quod curiositate cognoverunt, superbia amiserunt.

C'est ce que produit la connaissance de Dieu qui se tire sans Jésus-Christ, qui est de communiquer sans médiateur avec le Dieu qu'on a connu sans médiateur. Au lieu que ceux qui ont connu Dieu par médiateur connaissent leur misère ». (fr. 543)

(les fragm. 544-546 sont aussi sur le Dieu personnel et Jésus-Christ).

« Nous ne connaissons Dieu que par Jésus-Christ. Sans ce médiateur est ôtée toute communication avec Dieu. Tous ceux qui ont prétendu connaître Dieu et le prouver sans Jésus-Christ n'avaient que des preuves insuffisantes. Mais pour prouver Jésus-Christ, nous avons les Prophètes qui sont des preuves solides et palpables... Mais nous connaissons en même temps notre misère, car ce Dieu là n'est autre chose que le réparateur de notre misère » (547).

On voit pour quels motifs exacts Pascal s'en prend aux preuves classiques de Dieu. Les rejette-t-il sans les avoir examinées ou pour leur non-validité ? Il ne les soumet pas, comme le fera Kant, à une critique serrée et détaillée. Peut-être même serait-il près d'admettre que, prises en elles-mêmes et d'un point de vue strictement rationnel, elles tiennent. On ne peut s'empêcher de se souvenir que, dans *l'Art de persuader*, Pascal fait un magnifique éloge du *cogito* cartésien et de ses conséquences ; il ne vaut même que par ses conséquences (Br. pp. 193-1944). Et on ne saurait oublier que parmi ces « conséquences merveilleuses », il y a la preuve par les effets de la III^e *Méditation* et même indirectement la preuve a priori de la V^e. A la vérité, les critiques de Pascal ne visent pas Descartes particulièrement ; elles visent aussi bien les preuves scolastiques et toute espèce de preuves rationnelles. « Dieu sensible au cœur, non à la raison » (frag. 278). Ce qu'il leur reproche tient en trois points :

1) Leur manque d'efficacité psychologique ; elles ne touchent qu'un petit nombre et elles ne les touchent qu'un moment. Le sentiment de la présence de Dieu doit être continu. C'est le point de vue *pragmatique*.

2) De ne pas faire atteindre le Dieu personnel, le Dieu vivant des Patriarches, des Prophètes, mais seulement un Dieu-cause, architecte de l'univers, Premier Moteur et Cause première. Le Dieu des philosophes est une entité. Ce n'est pas un Dieu qui intervient dans ma vie et auquel je m'adresse dans la prière. Ce n'est pas le Dieu biblique.

3) Surtout ces preuves qui remontent de l'effet à la cause prétendent se passer de Jésus-Christ comme médiateur, et cette médiation est indispensable. Elle seule, au reste, nous rend conscients de notre misère en provoquant chez le croyant l'attitude d'humilité, de soumission et de pénitence propres au chrétien.

Il n'est pas question de supprimer l'écart, mais on peut le diminuer. Même là, l'opposition à Descartes est — au moins doctrinalement — moins forte qu'on ne pourrait le croire. Car dans la IV^e *Méditation* la découverte de ma finitude est liée nécessairement à la présence en moi de l'idée du parfait, et de l'infini : c'est sur un fond d'infini que se détache le fini ; l'un est impliquée dans l'autre. Or ma finitude se manifeste à moi par le fait que je doute, que je suis faible, impuissant, mortel, souffrant, mais aussi faillible intellectuellement et fragile moralement. Jean Laporte a bien montré dans *Le rationalisme de Descartes* que pour Descartes l'infini divin borne la raison humaine. Au reste, Descartes, bien qu'il séparât la religion de la philosophie — c'est ce que Pascal ne peut lui pardonner — professait un catholicisme orthodoxe, comme il l'a montré en Hollande en climat protestant. Il professait qu'il y a des *mystères* que la raison ne peut comprendre et qui sont admirables ; comme il l'écrivait dans sa jeunesse dans les *Cogitationes privatae* :

« Tria mirabilia fecit Deus : res ex nihilo, liberum arbitrium et hominem Deum ». (A.T. X, 218).

En définitive, scientifiquement, Descartes et Pascal sont tous deux antiscologistes, plongés dans la même ambiance épistémologique, et sur la lancée de la physique galiléenne. Mais sur le terrain étroit de l'expérience, ils ne peuvent pas se comprendre parce qu'ils ne cherchent pas la même chose. Métaphysiquement, le désaccord est moins profond qu'il ne semble d'abord si on scrute l'arrière-plan. L'éloge de Descartes dans l'Art de persuader continue de peser de tout son poids. Le désaccord marque l'opposition de deux tempéraments.